

Apologie du fatalisme

Lecture personnelle de Blaise Pascal

Thomas O. St-Pierre

Number 85, Summer 2021

Des philosophes qu'il ferait bon relire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Pierre, T. (2021). Apologie du fatalisme : lecture personnelle de Blaise Pascal. *L'Inconvénient*, (85), 23–27.

Apologie du fatalisme

Lecture personnelle de Blaise Pascal

ESSAI **Thomas O. St-Pierre**

En apparence, personne n'est plus radicalement inactuel que Blaise Pascal. Ancien scientifique prodige considéré comme un des grands esprits de son siècle – le 17^e, celui de Molière, Racine, Corneille, Descartes, La Bruyère et La Rochefoucauld –, il a consacré ses dernières années, après une conversion qui l'a poussé à se dévouer corps et âme à la religion, à rédiger une *Apologie du christianisme* que la maladie l'a empêché de terminer. Son chef-d'œuvre, *Pensées*, est constitué de ce qu'on a réussi à rassembler d'intelligible parmi les notes laissées à sa mort par le grand homme (il avait trente-neuf ans). À ce projet d'une autre époque, il faut ajouter le caractère de l'écrivain : intransigeance, sévérité, ascétisme. Selon la biographie que lui consacre sa sœur (*La vie de M. Pascal*), après sa conversion, « renonçant à toutes les lumières de son esprit [...] il voulait quitter le monde » et « travaillait sans cesse à la mortification de ses sens ». Pendant cette période, il mène sa vie selon deux maximes : pas de plaisir, pas de superfluité.

Mais, tout dévoué à la cause chrétienne qu'il puisse être, Pascal n'entre pas au monastère après sa conversion, même s'il quitte effectivement le monde, c'est-à-dire le monde mondain, la société. De là au monastère, il y a un obstacle de taille : son génie. Je l'entends au sens premier, étymologique : sa capacité de création, de génération. Car si sa

nature semble sans trop de difficulté se plier à ses exigences ascétiques, sans doute aidée en cela par son dégoût du monde physique, Pascal n'a vraiment aucun don pour le silence. Au contraire, comme tous les gens brillants qui sont persuadés d'avoir raison, il est un féroce *querelleur*. Il suffit pour s'en convaincre de lire n'importe laquelle des *Provinciales*, qu'il a écrites pour défendre le jansénisme et pourfendre les présomptueux Jésuites : les pointes féroceusement ironiques de ces missives rappellent l'arrogance de Socrate. Il fait partie de ces gens qui doivent avoir le dernier mot et ne se soucient pas de la sensibilité de ceux avec qui ils discutent. Du moins, c'est ce qu'on pourrait penser en ne lisant que *Les Provinciales*.

L'EMPATHIE AU SERVICE DE L'INTRANSIGEANCE

Dans les *Pensées*, l'ambiance est tout autre. Pascal y avance que l'être humain est « un milieu entre rien et tout » (à partir de maintenant, toutes les citations sont tirées des *Pensées*) : un corps fragile et médiocre enveloppant une âme qui rattache son propriétaire au divin. Ni ange ni animal, « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt,



Andrée Lebel, *Vers l'inconnu*, acrylique sur carton, 15 x 20 pouces, 2020.

et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale ».

Et le seul objet qui est vraiment important pour la pensée humaine, c'est la préparation de l'âme pour l'éternité dans laquelle la mort la propulsera : « Il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. » La solution, heureusement, est toute trouvée : c'est le christianisme. Notre sensibilité contemporaine nous pousse-t-elle à rouler des yeux en pensant à ce médiocre palliatif ? Nous ne le devrions peut-être pas, car l'immense originalité de Pascal, c'est qu'il ne se contente pas de cracher à ceux qui ne sont pas d'accord avec lui qu'ils ont tort (il ne s'en prive pas toujours, cela dit), il veut véritablement, sincèrement, authentiquement sauver leur âme – il ne veut pas seulement les vaincre, il veut les

convaincre. Il le veut à tout prix. Voilà le projet pragmatique de son *Apologie du christianisme* : persuader ceux qu'on appelle à l'époque les « libertins » (qui ne sont pas nécessairement des hédonistes débauchés, mais plus vraisemblablement des sceptiques matérialistes qui ne se préoccupent que des satisfactions terrestres) de sauver leur âme en prévision de la vie éternelle. Pascal ne projette donc pas d'écrire un traité qui expose les beautés touchantes d'une vie pieuse ni le récit émouvant et édifiant du moment mystique qu'il a personnellement connu pendant la nuit du 23 novembre 1654 – il prépare tout simplement un outil de propagande, une redoutable arme de guerre intellectuelle.

Pour ce faire, Pascal adopte une stratégie incroyablement simple et pourtant tellement étonnante : il se met à la place de ceux à qui il s'adresse. C'est étonnant pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'il ne manque jamais de mots durs pour exprimer son incompréhension face à la stupidité de ceux qui vivent sans Dieu, comme des blaireaux ; ensuite, parce que ce n'est pas le discours auquel on s'attend de la part d'un religieux, même dans le cadre d'une démarche de prosélytisme. Pascal méprise sans doute les libertins, mais ils lui inspirent néanmoins une compassion indubitable. C'est cette empathie (peut-être condescendante, mais tout de même sincère – ce mélange particulier qui appartient en propre à l'évangélisation, à toute tentative non sollicitée de sauvetage)

qui le force à respecter son adversaire et, ce faisant, à présenter un portrait plus fidèle et plus complet de la condition humaine, qui ne repose pas simplement sur l'opposition « ceux qui ont raison contre ceux qui ont tort ». Chose absolument inouïe considérant et l'auteur et la gravité du sujet : Pascal propose un *pari* aux libertins friands de jeux de hasard.

Oui, oui, il leur propose un pari pour les convaincre de croire en Dieu (je n'en reviendrai jamais).

« TOUT JOUEUR HASARDE AVEC CERTITUDE POUR GAGNER AVEC INCERTITUDE »

On mentionne souvent la « période mondaine » de Pascal pour expliquer que, ayant fréquenté des milieux assurément sceptiques et « matérialistes », il connaît ceux à qui il s'adresse. Quoi qu'il en soit de ses sources d'inspiration, ce qui est certain, c'est que Pascal est un redoutable moraliste. C'est une des choses qui font que son ébauche d'apologie a si bien vieilli : reposant sur un réalisme

psychologique d'une lucidité digne du génie de son auteur, sa démonstration est intemporelle comme le sont les motifs humains. Ainsi, nul besoin d'avoir un tempérament religieux ou un quelconque intérêt pour la théologie pour se sentir interpellé par les enjeux qui y sont soulevés, puisque Pascal s'adresse précisément à ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre. Par conséquent, la posture de l'auteur des *Pensées* est à la fois antirationaliste et raisonnable.

Pascal nous interpelle en nous disant que la vie humaine est si difficile et si frustrante – que la vie terrestre est essentiellement si *insuffisante* qu'il ne peut y avoir de question plus importante que celle de la vie après la mort, donc celle de l'existence de Dieu. C'est l'objet du fameux pari. Malheureusement, la raison ne suffit pas pour trancher cette question. On ne sait pas, on ne *peut* pas savoir. C'est le cœur qui peut trouver le chemin vers Dieu, si on se donne la peine de le chercher en faisant taire le vacarme de nos passions. Mais ce choix, il nous revient. Il faut *décider* qu'on veut croire en Dieu pour lui ouvrir le chemin jusqu'à notre cœur. Par ailleurs, ajoute Pascal, non seulement cette question de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu est de la plus grande importance, mais elle est également impossible à éviter : ceux qui refusent de parier sur l'existence de Dieu parient en fait, qu'ils le veuillent ou non, sur son inexistence et mettent en gage le bonheur éternel de leur âme. Conclusion : « [Il] faut parier ; ce n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. »

Examinons donc ce point, et disons : « Dieu est, ou il n'est pas. » Mais de quel côté pencherons-nous ? [...] Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.

Si vous gagez que Dieu existe et que vous décidez par conséquent de vivre une vie de chrétien, vous gagnez tout : la félicité éternelle de votre âme. Si Dieu n'existe pas, vous perdez votre pari, mais vous aurez quand même vécu une vie humaine normale. Vous n'aurez rien perdu (il faut dire que le pari est déséquilibré, puisqu'il est au moins discutable de prétendre qu'on ne perd « rien » en choisissant de mener une vie de chrétien).

Il n'en demeure pas moins que la responsabilité du Sens revient en quelque sorte à l'individu, même s'il n'en est pas véritablement l'origine, puisque Dieu seul peut le sauver. C'est pourquoi on présente parfois Pascal comme un précurseur de l'existentialisme : il constate le vide existentiel, la stupide contingence de la vie terrestre, et stipule que c'est à l'humain de choisir de le combler en

reconnaissant les signes qu'a laissés dans le monde son créateur, balises visibles pour ceux-là seuls qui sont disposés à sérieusement les chercher.

S'appuyant ainsi sur l'impuissance et la souffrance humaines plutôt que sur la grandeur divine (les émouvants mystères de la nature, la beauté des Écritures, la preuve ontologique de Descartes, que sais-je encore), sa solution nous semble effectivement moins farfelue. Le lecteur contemporain de Pascal ne sera vraisemblablement pas convaincu d'entrer au monastère – mais comment pourrait-il, ce lecteur, ne pas être interpellé par ce constat : la conscience que nous avons de notre mortalité plombe notre vie d'une insignifiance angoissante que tout nous pousse à occulter et que seule une solution métaphysique (ou *magique*, si l'on veut) pourrait avoir la capacité de compenser ?

LE DIVERTISSEMENT

La réponse la plus commune à ce problème – les êtres humains savent qu'ils vont mourir, mais ne savent pas s'il y a une vie après la mort – consiste, selon Pascal, à tout faire pour ne pas y penser. Ce sont les formes que prend cet aveuglement volontaire que Pascal appelle le « divertissement » – non pas dans le sens de « loisir », mais dans le sens de « dévoiement ».

Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Il semble y avoir bien loin de Pascal, qui suggère à ses contemporains de se réfugier dans le

christianisme, à Sartre, qui postule que l'existence précède l'essence et que l'homme n'est rien d'autre que son projet. Cependant, si on triche un peu avec les termes en étirant au maximum les élastiques de ces pensées respectives, ne pourrait-on pas voir la piété comme une forme de projet, et la renonciation du chrétien comme l'expression de la liberté humaine (la seule que voit Pascal, en tout cas) ? D'ailleurs, les observations de Pascal sur l'emprise de l'imagination (« [c]ette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature ») et sur le besoin d'une vie après la mort (« il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ») indiquent une telle clairvoyance qu'on se demande comment il a pu définitivement écarter le lien qui semble unir si naturellement ces deux choses : et si la religion était une fiction, généreusement créée par l'imagination pour répondre à ce besoin et soulager l'esprit qui l'héberge d'un poids qu'il n'arrive pas à supporter ?

C'est seulement en isolant la religion dans un monde à part, très haut dans le ciel – en choisissant de n'en voir que les aspects métaphysiques, voire esthétiques, et en occultant tous les autres, notamment psychologiques et politiques – qu'on peut arriver à penser qu'elle n'est pas une affaire humaine et que donc elle peut échapper à l'exigence qui préside à toutes les activités humaines, selon le diagnostic de Pascal lui-même : le tyrannique besoin de détourner notre regard de notre mortalité.

LES VERTUS APAISANTES DU FATALISME

Je me dis parfois que les grands auteurs ne sont pas à l'abri d'être lucides malgré eux, de dégager de grandes vérités malgré qu'elles ne concourent pas nécessairement à leur projet initial. Ils prennent la plume pour défendre leurs convictions ponctuelles (Rousseau, la bonté naturelle de l'être humain ; Tolstoï, le tolstoïsme ; Pascal, le christianisme ; que sais-je encore), mais leur génie parsème ce discours d'observations si justes et si puissantes qu'elles s'y trouvent comme des pépites placées par mégarde dans les fondations d'une ruine autrefois glorieuse. On oublie le château, mais on ne peut pas négliger les puissantes vérités sur lesquelles il a été érigé. C'est ainsi que je me sens en lisant Pascal : je ne me soucie aucunement de la vie éternelle de mon âme, je n'y crois pas – mais je suis secoué à chaque page : il me parle.

La leçon la plus importante que je tire personnellement de ma fréquentation de Pascal, c'est

que le génie humain ne sert qu'à masquer l'impuissance et l'inimportance humaines ; qu'à injecter du sens dans chacun de nos coups d'épée dans l'eau. Et je trouve là une certaine paix, quand je me sens moi-même querelleur, quand je trouve que les gens ont tort, que l'humanité erre (et moi le premier). Je me rappelle d'abord pour quelles raisons accessoires les humains agissent – en comprenant mieux nos motifs à tous, je nous pardonne plus facilement nos ponctuelles petites choses. Surtout, je me rappelle que nos décisions n'ont aucune importance. Non pas parce que Dieu va nous sauver ou parce que « tout est déjà écrit là-haut », mais parce que notre vie et notre civilisation n'ont pas de valeur en soi. (Est-ce que je suis fou ou bien il y a quelque chose de profondément libérateur dans cette idée : « La vie humaine n'a pas de valeur en soi » ?)

Mais on trouvera sans doute cette affirmation sévère. Pourtant, il m'arrive souvent de me faire la réflexion inverse : en voyant des contemporains s'exciter et s'époumoner et s'indigner et se morfondre avec une conviction inébranlable, je me dis souvent qu'ils manquent de fatalisme. Pour le dire comme Kundera dans *L'insoutenable légèreté de l'être* : ils agissent comme « si l'histoire n'était pas une esquisse, mais un tableau achevé » ; ils agissent comme s'ils n'allaient jamais mourir et disparaître, comme s'ils étaient des dieux qui voyaient à travers toutes les mascarades et les comédies – et à travers tous les rideaux. Il y a quelque chose d'immensément important qu'ils oublient : leur place dans l'univers infini. Ils oublient qu'ils sont un roseau qu'un coup de vent suffit à écraser.

Mais qui est au-dessus de cette présomption ? Aucun humain ne peut vivre sans attribuer de sens à son existence. C'est, comme nous l'enseigne Pascal peut-être un peu à contrecœur, la seule manière de vivre. On comble l'absence de sens avec ce qu'on a sous la main, on s'investit dans un quelconque idéal, on sacralise des projets. On se soumet tous à quelque chose, on s'inscrit tous à une église qui régit notre horaire comme nos espoirs. Je ne fais évidemment pas exception. Je m'investis dans cette vie, j'y injecte férocement du sens pour me la rendre intelligible et tolérable. Cela dit, je suis content, quand je constate que les fondations que j'ai eu tant de mal à établir se mettent à chambranler, de pouvoir prendre un petit pas de recul pour me dire que ce n'est peut-être pas si grave, que toutes les fondations finissent par s'effondrer sur elles-mêmes, qu'aucune n'atteint jamais le ciel, que tout cela aura disparu dans cent ans, sera oublié dans dix – que même les

étoiles meurent. Cette « pensée de derrière », que je ne ressors qu'en période de trouble, elle me fait du bien. Je l'aime, je la chéris – je la porte avec moi comme Pascal portait sur son cœur, cousu à l'intérieur de son veston, le bout de papier sur lequel il avait écrit quelques mots pour décrire son état d'esprit pendant la nuit du 23 novembre 1654 : l'état d'esprit d'un enfant effrayé qui vient d'être rassuré et se sent enfin aimé.

Peut-être pourrait-on dire en définitive que je n'adopte pas, que je ne pourrai jamais adopter la philosophie de Pascal, mais que j'utilise ponctuellement son outil de propagande comme un outil de relâchement existentiel, comme une soupape métaphysique qui me rend plus soutenable la légèreté de l'être. Il me semble que ce n'est pas peu dire. ■

Thomas O. St-Pierre est l'auteur de quatre romans publiés chez Leméac (dont *Charlotte ne sourit pas*, *La chasse aux autres* et *Absence d'explosion*) et d'un essai publié chez Atelier 10, *Miley Cyrus et les malheureux du siècle*.

La balado de FRED SAVARD

Un projet 100 % indépendant

Où on parle de livres sans inconvenient.

Suivez-nous sur :



et sur fredsavard.com
